Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazetta militare svizzera

Band: 89=109 (1943)

Heft: 7

Artikel: Encore une tentative de débarquement qui a mal fini : Walcheren (1809)

Autor: Grasset, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-18459

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lagen für eine bessere Ausbildung unseres Heeres geschaffen seien, wenn damit nicht auch eine ganz wesentliche qualitative Verbesserung verbunden ist. Diese qualitative Verbesserung kann nur auf dem Wege einer ernsthaften wissenschaftlichen Heranbildung der Instruktionsoffiziere erreicht werden. Es hiesse wohl Wasser in den Rhein tragen, wenn man bestreiten würde, dass alle grossen soldatischen Führer, Denker und Erzieher ihre Leistungen auf wissenschaftlicher Grundlage aufgebaut haben. Dies kann nur an dieser Schule, angegliedert an die Technische Hochschule und nur durch einen genügenden Ausbau und eine naturgemässe Entwicklung geschehen.

Ich möchte den Chef des Eidgenössischen Militärdepartementes dringend ersuchen, diesen für die Zukunft unseres Heeres und des Landes bedeutungsvollen Dingen seine volle Aufmerksamkeit zuzuwenden.

Encore une tentative de débarquement qui a mal fini: Walcheren (1809)

Par le colonel *A. Grasset,* France.

L'étude de l'affaire de Quiberon nous a conduit à cette conclusion que pour qu'un débarquement en territoire ennemi réussisse et pour que l'assaillant ait la possibilité de jouer sa chance contre un défenseur libre de ses mouvements, il est essentiel que son expédition ait été minutieusement préparée et qu'il puisse compter sur la complicité active d'une partie importante de la population du pays envahi.

Voici un nouvel exemple qui va prouver que même cette condition est loin d'être suffisante pour assurer le succès et que si l'expédition même préparée avec le plus grand soin et disposant de puissants moyens, n'est pas menée avec la clairvoyance, la décision et la vigueur nécessaire, elle a fort peu de chances de réussir.

La situation générale en avril 1809

Nous sommes en avril 1809. L'Angleterre vient de former une cinquième coalition qui groupe contre la France de Napoléon: l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal. On se bat en Espagne, où 200,000 Français, l'élite de l'armée, s'épuisent depuis plus d'un an dans la plus atroce des guerres «au couteau» et, Saragosse vient seulement de succomber après trois sièges successifs, le 20 février. L'Allemagne, frémissante, supporte mal

les exigences de Napoléon; même la Westphalie va se soulever et à Berlin, le major Schill appelle la Prusse aux armes... L'Italie n'est pas sûre et un moment, le prince Eugène va même en être chassé; la Belgique, la Hollande (gouvernée par le roi Louis, frère de l'Empereur), n'attendent qu'une occasion de recouvrer leur liberté nationale.

Napoléon a réuni une armée de 300,000 hommes et a envahi l'Autriche. Les 19, 20, 22 et 23 avril, ce sont les victoires de Thann, Abensberg, Eckmühl, Ratisbonne. Le 6 juillet, après le demi échec d'Essling, c'est Wagram, et le 11 juillet, c'est l'armistice de Znaïm.

Deux mois et demi avaient suffi à Napoléon pour abattre l'Autriche. L'Angleterre n'avait pas eu le temps d'esquisser le moindre geste pour secourir efficacement son alliée, en dépit des appels réitérés et des objurgations de cette dernière.

Les projets sur Anvers

Le Gouvernement britannique avait pourtant songé à agir, mais la presque totalité de son armée était en Espagne et on ne pouvait pas imposer un mode quelconque de conscription au peuple anglais, pour une expédition où l'intérêt de l'Angleterre ne fut pas directement engagé.

Donc, depuis le mois de mars, on discutait de l'opportunité, des risques et des profits d'une opération sur les bouches de l'Escaut. Il y avait là une importante flotte française, toute neuve, que l'on pouvait capturer. Il y avait surtout le grand port d'Anvers, cet arsenal formidable, ce «pistolet braqué au cœur de l'Angleterre», suivant l'expression de Napoléon, dont la prise, si on pouvait l'effectuer et la conserver, donnerait aux Iles britanniques une sécurité qu'elles n'avaient jamais connue.

Les rapports des espions laissaient penser qu'aucune disposition sérieuse de défense n'avait été prise dans cette région, dont la population était au surplus fort peu favorable aux Français et on savait aussi que l'Armée française étant éparpillée et vigoureusement engagée en Espagne et en Autriche, il serait difficile à l'Empereur de renforcer les quelque 6000 à 7000 hommes qui se trouvaient sur cette côte, par autre chose que des levées hâtives sans valeur militaire. Un bon noyau de troupes aguerries, empruntées à l'armée de Moore, échappée d'Espagne, le secret et une exécution rapide, c'était la surprise complète et le succès assuré.

Mais pour que l'opération produise des résultats durables, des moyens considérables doivent tout de même y être consacrés: au moins 40,000 hommes dont le transport, avec le matériel et les

équipages de siège nécessaires, nécessite plus de 100,000 tonnes de navires... Où trouvera-t-on un tonnage aussi important? On n'en sait rien, mais il s'agit d'un effort colossal, dépassant en empleur tout ce qui avait été vu jusque là.

Le plan et les forces de l'attaque.

Bref, les discussions se prolongèrent pendant tout le mois de mars et, ce n'est qu'en avril que le principe de l'expédition fut admis; en juillet seulement, au moment où l'Autriche capitulait à Znaïm, que les moyens en hommes, en matériel et en transports furent réunis. Il ne s'agissait donc plus, à ce moment, d'une diversion pour soulager l'allié, puisque celui-ci était hors de combat; il s'agissait uniquement de profiter d'une occasion favorable pour frapper un grand coup dans l'intérêt de l'Angleterre.

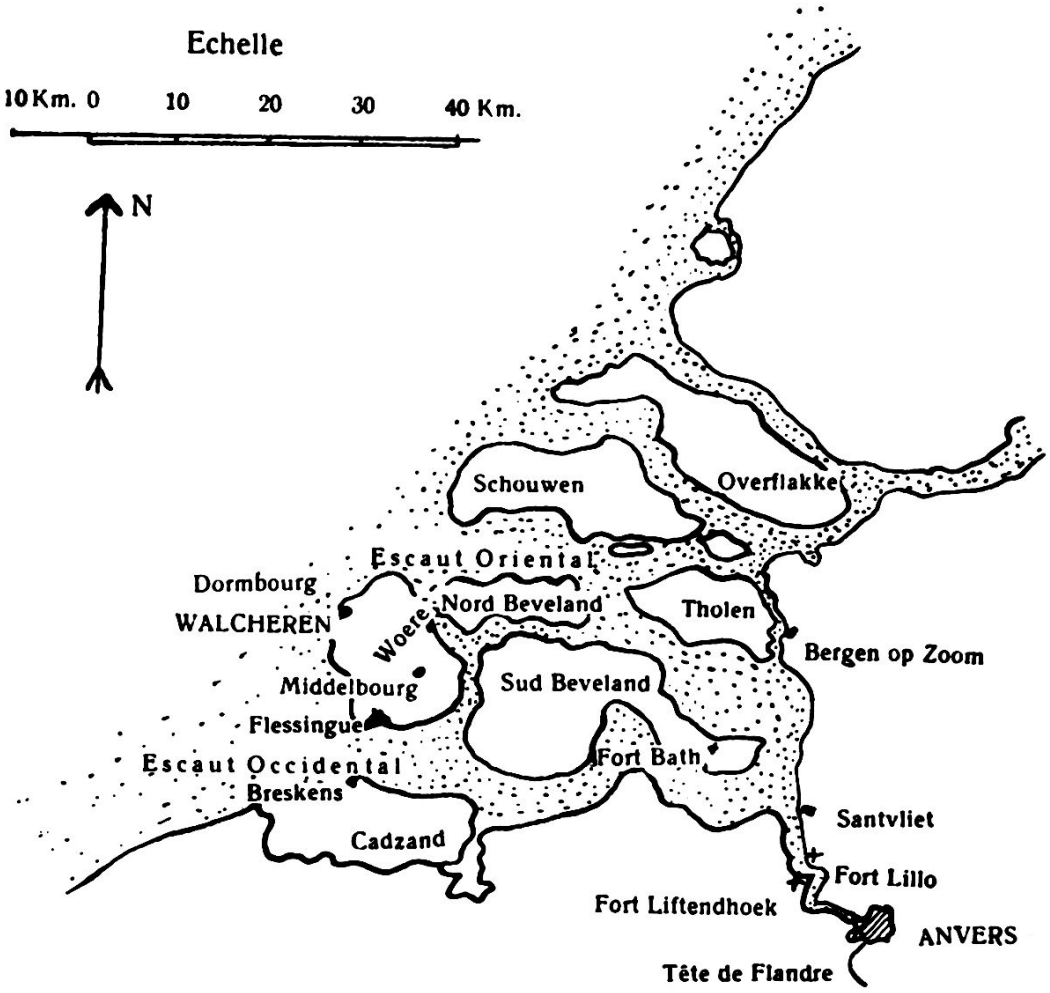
Enfin, le 25 juillet, une formidable *armada* de 40 vaisseaux de ligne, 30 frégates et 84 corvettes était à la voile, protégeant 600 transports répartis entre Plymouth, Douvres, Chatham et Harwich. Il y avait là 45,000 hommes, dont 40,000 fatassins, 2500 cavaliers, avec 10,000 chevaux et 200 canons de 24 ou gros mortiers. L'ensemble devait former 4 divisions sous les généraux Hope, Runtley, Rosslyn et Grosvenor, vétérans de la guerre d'Espagne. Une escadre proportionnée aux effectifs était affectée à chacune des divisions, sous le commandement des contre-amiraux Keates, Owen, Gardner et Ottway, tous des marins éprouvés.

Lord Chatham reçut le Commandement en chef de l'expédition et il faut bien reconnaître que malgré l'importance de ses titres, ce noble lord n'était guère préparé à résoudre les difficultés auxquelles il allait avoir à faire face. Depuis qu'il avait servi en Espagne comme capitaine d'infanterie, dans sa jeunesse, il n'avait guère, à 53 ans, exercé aucun commandement militaire. Pourtant, sa qualité de frère du grand ministre William Pitt lui avait fait conférer de multiples dignités, telles celles de Premier Lord de l'Amirauté et de Conseiller Privé... En dépit de quoi, il n'était peut-être pas le chef qu'il eut fallu à Walcheren.

L'Amiral Strachan, qui commandait la flotte était un brave marin, sans plus, que rien n'avait jusque là signalé à l'attention et qui parut tout de suite débordé par la multiplicité des devoirs d'un commandant en chef.

Quoiqu'il en soit, le 25 juillet, le gros de l'expédition était prêt à partir sur les 700 navires disponibles. Les divisions Rosslyn et Grosvenor devaient suivre quelques jours plus tard.

Walcheren, Anvers
Les Bouches de l'Escaut



Ce que l'on allait faire n'était pas décidé depuis longtemps et de nombreux plans avaient été examinés et rejetés. Quelques jours seulement avant le départ, il avait été décidé:

1. que le Général Eyre Coote, commandant en second de l'expédition, à la tête de deux divisions transportées par l'escadre de l'amiral Ottway, débarquerait dans l'Ile de Walcheren et s'emparerait de Flessingue;

2. que la division Huntley, protégée par l'escadre du Commandeur Owen, débarquerait dans l'Ile de Cadzand et s'emparerait du fort de Breskens;

3. que la division Hope, rejointe plus tard par les divisions Rosslyn et Grosvenor, pénétrerait dans l'Escaut occidental, qu'elle remontrait jusqu'à Santvliet; que les troupes débarqueraient et

marcheraient immédiatement sur Anvers. Lord Chatham, Commandant en chef de l'expédition et l'amiral Strachan, Commandant de la flotte, devaient marcher avec ce gros.

Faiblesse des défenses des bouches de l'Escaut.

Malgré les tergiversations et le temps perdu, le moment était favorable à souhait et il ne semblait pas que les assaillants eussent à redouter une résistance bien efficace.

L'Ile de Walcheren, appartenant à la Hollande, avait une faible garnison hollandaise, tandis que Flessingue, sur la rive Nord de l'Escaut occidental, était tenue par une garnison française de quelque 3000 hommes. Française de nom seulement, car il y avait là deux bataillons de déserteurs prussiens, un bataillon irlandais et environ 500 Français dont un bataillon colonial. Les troupes étrangères étaient d'un esprit plus que douteux, ramassis d'indésirables, plus ardents au pillage qu'à la bataille. Le Général Mounet qui les commandait, un brave soldat, vétéran des guerres de la Révolution, avait reçu ce commandement un peu comme une retraite. Les murs de Flessingue étaient fort délabrés et auraient eu grand besoin de réparations.

L'Ile Cadzand formait la rive Sud de l'Escaut occidental, qu'elle commandait, face à Flessingue, par le fort très délabré de Breskens. Cette île faisait partie du Département de l'Escaut qui relevait de la 24me division militaire. Le Général Rousseau y commandait — encore un vieux soldat — très actif, plein de vigueur et d'initiative, mais ne disposant que de quelques dizaines d'hommes, canonniers des batteries de côte. Quelques compagnies de gardes nationales surveillaient aussi les côtes, placées toutes dans cette région, sous le commandement du Général Sénateur Rampon, à qui on avait trouvé là une retraite honorable.

Un important élément de la défense était surtout l'escadre de l'Escaut, forte de 10 vaisseaux de ligne, neufs, presque tous construits et armés à Anvers; cette escadre, précisément, dont la capture était le principal objectif de l'expédition. Elle avait à sa tête un excellent marin, l'Amiral Missiessy, un chef à l'intelligence claire et vive, à la décision prompte, dont l'énergie et la volonté de fer étaient bien connues. Pour la défense d'Anvers, ces navires pouvaient être appuyés par une vingtaine de canonnières de la flottille de l'Escaut et les 1000 canons qu'alignaient ces navires constitutaient une force appréciable.

La surprise et les préparatifs de résistance.

On avait été averti à Anvers des projets britanniques. Personne n'y avait cru. Le *28 juillet,* quand dans la brume du matin,

on vit la mer couverte de voiles anglaises, le doute ne fut plus permis.

A Cadzand, le Général Rousseau avertit par courrier extraordinaire le Général Chamberlhac, commandant de la 24me division militaire et lui demande des renforts immédiats. En attendant, il alerte ses quelques cannoniers, 200 ou 300 gardes nationaux et réquisitionne un bataillon du 48me et un bataillon du 65me, dont les garnisons étaient à proximité de l'île. Et avec ce qui lui reste, après avoir occupé le fort de Breskens, il attend, prêt à se précipiter à la baïonnette sur les premiers éléments qui débarqueraient.

A Walcheren, le Général Mounet alerte les garnisons hollandaises, occupe Flessingue avec la moitié de ses forces, environ 1500 hommes, et envoie un effectif équivalent, sous le commandement du Général hollandais Osten, occuper la côte depuis Flessingue jusqu'à Dormbourg. C'était un front de 25 km. à surveiller et à tenir. Tâche d'autant plus impossible à remplir que cette infanterie, d'une valeur douteuse, n'était appuyée, autant dire, par aucune artillerie: au total, 4 pièces de canon attelées de chevaux de labourage, que conduisait leurs propriétaires, des paysans hollandais.

Quant à l'Amiral Missiessy, il a rallié tous ses navires devant Flessingue. Il ne s'est pas enfermé dans le port, où les Anglais auraient pu avoir la tentation de le bloquer; il reste fièrement devant, rangé en bataille, n'offrant pas le combat, mais laissant comprendre qu'il l'accepterait s'il était attaqué.

Les hésitations du commandement britannique. Le débarquement à Walcheren.

Cependant, l'escadre de l'Amiral Owen et la division Huntley étaient devant Cadzand où Huntley avait l'ordre de prendre pied. Mais de la haute mer, on voyait les préparatifs de défense s'exécuter dans l'île, préparatifs que le Général Rousseau ne dissimulait nullement, bien au contraire. On voyait même des unités: des compagnies, des bataillons... gagner rapidement leur poste de combat. Evidemment, la surprise sur laquelle on avait compté pour obtenir un succès facile, ne se produisait pas et les gens d'ici avaient l'air disposés à se battre... Huntley et Owen tinrent conseil, au lieu de débarquer. Ils furent d'avis qu'un débarquement n'aurait quelques chances de réussir que si l'on pouvait déposer à terre, à la fois, une masse imposante de troupes, permettant de réaliser une supériorité numérique marquée sur un point choisi. Or, pour exécuter une semblable opération, Owen manquait d'em-

barcations. Il en demanda, mais on ne put lui en accorder... Et la journée du 28 s'écoula, puis celle du 29, puis celle du 30. Le 30, Huntley n'avait pas encore osé tenter un débarquement à Cadzand. L'attitude du Général Rousseau avait porté ses fruits.

Du côté de Walcheren, l'affaire est menée avec plus de décision par les assaillants. Là, d'ailleurs nous l'avons dit, la défense était confiée à des troupes en majorité étrangères, d'un loyalisme tout au moins douteux et peut-être que les opérations des assaillants furent facilitées de diverses manières! Quoiqu'il en soit, le 29 juillet, l'escadre de l'Amiral Ottway, transportant les divisions du Général Eyre Coote, après avoir, sur quelques milles, longé la côte Nord de l'ile, s'arrêta face à la côte, ouvrit le feu sur les quelques batteries qu'on y voyait, ainsi que sur les troupes éparpillées à terre et mit tout de suite ses embarcations à l'eau.

Aux premiers coups de canon, les batteries de terre, mal installées, sont bouleversées; les chevaux de réquisition se cabrent, brisent leurs traits et s'enfuient, entraînant avec eux leurs conducteurs paysans... Les troupes d'infanterie, des déserteurs prussiens, après un simulacre de résistance, se débandent et s'enfuient vers Dormbourg ou vers Middelbourg, malgré les efforts du Général Osten qui ne réussit à en maintenir dans le devoir plus d'un demi millier et doit battre en retraite. Le 30, Dormbourg, Woere, Middelbourg sont occupées et pillées par les assaillants et par ceux qui auraient dû les défendre. Le 31, toute l'île de Walcheren est au pouvoir des Anglais, moins Flessingue, où le Général Mounet s'est enfermé et barricadé.

L'Amiral Missiessy met sa flotte à l'abri dans le camp retranché d'Anvers.

Mais l'escadre de l'Amiral Missiessy n'était déjà plus à Flessingue. En voyant les voiles anglaises s'acheminer vers l'Est, le long de la côte de Walcheren, l'amiral avait compris le danger de sa situation et pénétré le plan de ses adversaires avant même que ceux-ci ne l'aient complètement décidé. Il avait vu la flotte britannique, pénétrant dans l'Escaut oriental, gagner Santvliet, coupant ainsi aux navires français, restés à Flessingue, toute retraite sur Anvers et les réduisant à capituler.

Bien que les ordres formels du Ministre le maintinssent à Flessingue, il n'hésita pas, en vrai chef, à prendre la responsabilité qui s'imposait. Le 30 juillet, en voyant l'armée anglaise se répandre dans l'île de Walcheren, il mit à la voile et profitant d'un vent favorable, remonta l'Escaut occidental. Il dépana le

fort de Bath, les forts Lillo et Liftendhoek, après avoir coulé une frégate dans le canal de Bergen op Zoom, pour le rendre impraticable, et pénétra dans le camp retranché d'Anvers. Là, il barra l'Escaut avec des estacades, pour en interdire l'accès aux brulots de l'ennemi; il arma les forts avec quelques-uns de ses canons, il se tint prêt avec le millier de pièces qui lui restaient, à appuyer vigoureusement la défense du camp retranché. Toutes ces opérations étaient terminées le 2 août et enlevaient aux Anglais la possibilité de tirer de leur expédition le principal avantage qu'ils en attendaient.

Incohérence des mesures de défense envisagées par le Gouvernement de Paris. Les plans de Fouché et de Clarke.

Cependant, le Gouvernement français avait été avisé, par un télégramme, le 31 juillet, du débarquement en masse des Anglais dans l'île de Walcheren et de la menace grave qui pesait sur Anvers et sur l'escadre française ancrée dans ces parages. Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire, réunit immédiatement les ministres intéressés: Clarke, ministre de la guerre; Decrès, ministre de la marine, et Fouché, ministre de l'intérieur et de la police. Ce dernier qui avait des agents partout, était déjà informé de tout ce qui se passait et avait avisé son ami Decrès du débarquement de Walcheren. Les deux ministres s'étaient donc déjà concertés et ils se présentèrent au Conseil avec un plan tout prêt. Il s'agissait de lever immédiatement 100,000 gardes nationaux dans les départements du Nord et de l'Est et de placer à leur tête le Maréchal Bernadotte, prince de Ponte Corvo, récemment renvoyé de l'Armée d'Allemagne, pour avoir déplu à l'Empereur par un ordre du jour adressé aux troupes saxonnes, mais dont les talents et la notoriété pourraient être grandement utiles et en imposer à l'ennemi. En outre, tous les ouvriers disponibles de Paris, devaient être immédiatement acheminés vers Anvers pour mettre en état les forts de cette région, que l'on savait délaissés depuis longtemps et hors d'état de résister à une attaque sérieuse.

Or, non seulement, le plan avait été arrêté par Fouché et par Decrès, mais encore Fouché, comme ministre de l'Intérieur, avait déjà donné aux préfets les ordres nécessaires pour la levée des gardes nationaux, dans les départements du Nord et de l'Est.

Malheureusement, ce plan ne fut pas approuvé par le Conseil réuni le 10 août.Cambacérès, naturellement prudent, répugnait à donner un emploi à un maréchal, disgrâcié la veille par l'Empereur; il savait aussi l'opinion publique fatiguée des levées conti-

nuelles et l'Empereur assez mal disposé à l'égard des gardes nationaux... au total il avait surtout grand peur de déplaire à l'Empereur.

Il approuva donc d'autres propositions que Clarke présenta immédiatement et qui avaient à son sens, le double avantage de ne heurter en rien les sentiments présumés de l'Empereur et de mettre en œuvre immédiatement des ressources, plus modestes, sans doute, que celles envisagées par Fouché, mais immédiatement disponibles, avantage fort appréciable dans la situation brusquée actuelle.

Clarke demandait en effet, que l'on expédiât sans tarder à Anvers des demi brigades et la gendarmerie disponibles de la 24me division militaire, ainsi que les gardes nationales d'élite du camp de Boulogne. En utilisant tous les moyens de transport existants, ces forces, d'un effectif d'une trentaine de mille hommes, pouvaient être rendues à pied d'œuvre en deux ou trois jours au maximum et le Sénateur Sainte Suzanne, chargé par l'Empereur du commandement des Côtes de Picardie et de Hollande, pouvait en prendre le commandement. D'autre part, le roi Louis de Hollande disposait de 6000 à 8000 hommes à proximité d'Anvers; il devait les concentrer dans cette ville et prendre le commandement de l'ensemble de la défense. Etant connétable de l'Empire, le roi Louis avait incontestablement le commandement sur tous les maréchaux...

Le conseil ne prit finalement aucune décision, autre que d'adresser un courrier extraordinaire à Schoenbrunn pour informer l'Empereur des événements et lui demander des ordres. Pendant ce temps, il est vrai, Clarke, Decrès et Fouché avaient, chacun de leur côté, adressé aux préfets, aux commandants des divisions militaires, au commandant du camp de Boulogne et au commandant en chef de la gendarmerie, des instructions conformes à leurs manières de voir respectives. De sorte que, ce même 1er août, deux demi brigades (la 3me et la 4me), faites de 4emes bataillons de régiments de l'armée d'Allemagne, partaient de Paris pour Anvers.

L'ordre était expédié au Général Chamberlhac, commandant la 24me division militaire, de diriger sur Anvers quelques renforts destinés à l'armée d'Allemagne: entre autres quelques bataillons et quelques escadrons polonais et aussi les 6me, 7me et 8me demi brigades casernées sur la côte Belge.

Au Général Rampon, l'ordre de se rendre à Anvers, avec 6000 gardes nationales d'élite; au Maréchal Moncey, celui d'envoyer à Anvers et à Cadzand, les 2000 gendarmes à cheval du Département du Nord; au Commandant du camp de Boulogne, de diriger sur Cadzand et Anvers toutes les troupes disponibles.

D'autre part, Fouché a donné l'ordre aux préfets des départements du Nord, de lever les gardes nationales et il a expédié d'urgence à Anvers le Commandant Decaux, un officier du génie du plus grand mérite, avec l'ordre de mettre en état les forts défendant la ville.

Les ordres de l'Empereur.

L'Empereur reçoit, le 5 août au soir à Schoenbrunn le courrier extraordinaire, parti de Paris le 1er août, lequel le met au courant des intentions des divers membres du conseil et du résultat décevant de la délibération.

Le débarquement britannique ne le surprend pas, il s'y attendait; la seule inconnue, pour lui, était le point où il se produirait. Or, la tentative sur Walcheren ne lui paraît pas particulièrement dangereuse. Il y a des brigades provisoires disponibles de la gendarmerie, des gardes nationales d'élite disponibles à pied d'œuvre dans cette région. Surtout, le pays est fort malsain et si les Anglais peuvent être maintenus quelques temps dans les marais de Walcheren et de Beweland, sans aucun doute, les fièvres auront raison d'eux .... Quant à Anvers et à l'escadre, elles ne risquent rien, pourvu que les chefs qui commandent là, fassent preuve d'énergie et de prudence.

En revanche, il se montre fort irrité de la pusillanimité et du manque de décision du Gouvernement de Paris. Il blâme Fouché et Decrès d'avoir abandonné sans discussion leur projet de levée des gardes nationales, le seul qui fût sensé; il blâme Cambacérès et Clarke de n'avoir pas compris la nécessité de cette levée; de n'avoir pas approuvé la nomination du Maréchal Bernadotte comme commandant en chef à Anvers et d'avoir mis le roi Louis à sa place, parce qu'il était connétable ... Murat est grand amiral et il n'est pas venu à l'idée de personne de lui donner la conduite de la flotte! ...

Et voici des ordres nets, précis et d'une admirable clarté. Convoquer 60,000 gardes nationaux des départements du Nord et de l'Est et profiter de cette levée pour exciter le sentiment patriotique.

Ne pas mener ces troupes au combat contre les Anglais. Elles ne sont pas entraînées; elles manquent de cohésion et sont mal commandées; elles ne tiendraient pas en rase campagne contre les troupes aguerries de l'armée de Moore, mais elles peuvent tenir indéfiniment derrière des retranchements ou des inondations. Les mettre à l'instruction et leur donner des officiers des dépôts d'infanterie, lesquels sont excellents.

Donner l'ordre au Général Mounet de défendre à outrance Flessingue, de noyer Walcheren en détruisant les barrages et de maintenir les Anglais dans cette région malsaine où les fièvres feront rapidement leur œuvre.

Faire remonter la flotte sur Anvers et ne pas obstruer toutes les passes de l'Escaut, mais seulement celles qu'il sera indispensable d'interdire; de même, ne pas tendre partout des inondations, mais seulement là où ce sera nécessaire.

Réunir à Anvers les demi brigades provisoires, les bataillons de dépôt disponibles, les gardes nationales d'élite de Rampon, les gendarmes de Moncey, les Hollandais du roi Louis, au total 30,000 hommes qui formeront une 1re armée, laquelle sous les ordres du Maréchal Bernadotte est susceptible d'arrêter indéfiniment les meilleures troupes, derrière des murs et des terrains inondés.

Former une 2me armée de gardes nationales, comprenant 5 légions commandées par autant de sénateurs et qui occupera le pays entre la Tête de Flandre et l'Ile Cadzand, pour empêcher tout débarquement sur la rive Sud de l'Escaut; constituer pour cette armée de 40,000 hommes une artillerie de 80 canons et en donner le commandement au Maréchal Bessières, guéri de sa blessure de Wagram, lequel secondera le Maréchal Bernadotte.

Organiser enfin sur la Meuse une 3me armée avec quelques demi brigades venues des départements du Rhin et destinées à renforcer l'armée du Danube. Cette armée d'une dizaine de mille hommes serait placée sous le commandement du Maréchal Kellermann. On disposera ainsi d'une masse de 80,000 hommes qui sera en mesure d'agir très vite dans le Nord, où besoin sera et dont l'Empereur viendra lui-même prendre le commandement si quelque imprudence des Anglais fournit l'occasion de leur tendre un piège et de leur infliger un désastre retentissant.

Exécution des mesures de défense.

Quand ces instructions arrivèrent à Paris, le 12 août, la plupart des mesures qu'elles prescrivaient de prendre étaient déjà en voie de réalisation très avancée, grâce aux initiatives individuelles prises respectivement par Fouché et par Clarke. Les demi brigades disponibles, ainsi que les 2000 gendarmes de Moncey arrivaient sur l'Escaut et étaient répartis entre Anvers et la rive Sud de l'Escaut occidental; les ouvriers sans travail étaient mobilisés et les gardes nationales appelées dans 20 départements, tout cela, il faut bien le dire, sans que le moindre élan se manifestat nulle part et au milieu de l'indifférence générale. On comprenait mal comment, tandis que 300,000 Français se battaient

en Espagne et 300,000 ou 400,000 hommes en Autriche, le cœur de l'Empire se trouvait tellement menacé par un débarquement britannique que tout le monde se refusait à prendre au sérieux.

Quoiqu'il en soit, les ordres de l'Empereur remplirent Fouché d'une légitime satisfaction et c'est au grand jour désormais qu'il fit sonner le tocsin pour hâter l'appel des gardes nationales et qu'il adressa aux préfets des proclamations pleines de feu et d'enthousiasme, propres à réveiller partout le sentiment national.

Quant à Bernadotte, il se rendit immédiatement à Anvers où il arriva le 15 août, et où le roi Louis ne fit aucune difficulté pour lui transmettre un commandement qui l'embarrassait fort. Le roi, en se retirant, laissait à sa disposition les 5000 ou 6000 hommes de l'armée hollandaise qu'il avait amenés avec lui.

A ce moment, les renforts disponibles étaient arrivés ou continuaient d'arriver, goutte à goutte. Il y avait à Anvers 3 demi brigades, six 4emes bataillons de la 24me division militaire; 2000 gendarmes à cheval, 1000 cavaliers des dépôts, 4000 gardes nationales d'élite, 6 compagnies d'artillerie, soit environ 20,000 hommes avec 24 canons. Effectifs tout à fait insuffisants, s'il eut fallu se battre en rase campagne, d'autant plus que 15,000 hommes à peine sur ce chiffre étaient des soldats éprouvés, comparables aux soldats britanniques venus d'Espagne, mais, derrière des murailles cela suffirait grandement.

Bernadotte n'eut qu'à approuver les travaux qu'avaient ordonné l'Amiral Missiessy et le Commandant Decaux et qui étaient déjà fort avancés. L'inondation protégeait la ville; deux estacades mettaient l'escadre à l'abri des brûlots; de nombreuses flottilles de canonnières tenaient les deux rives de l'Escaut sous leurs feux rasants; 10 vaisseaux de ligne, libres de leurs mouvements appuyaient la défense d'Anvers avec leurs 600 canons; les forts Lillo et Liftenshoek étaient remis en état et protégés par l'inondation. Quant aux troupes, elles étaient exercées journellement à marcher, à manœuvrer, à manier les armes, à tirer le canon et leurs effectifs grossissaient tous les jours.

Inertie et tergiversation du commandement britannique. Siège de Flessingue.

Pendant ce temps, les Anglais ont hésité et perdu des jours précieux. Lord Chatham a tout d'abord été désorienté par l'attitude des défenseurs de Cadzand. Ces gens paraissant bien décidés à se défendre rigoureusement, il a finalement, après cinq jours d'hésitation, renoncé à forcer l'entré de l'Escaut occidental et décidé de prononcer son attaque par l'Escaut oriental et sur les îles Walcheren, Nord Beveland et Sud Beveland. La flotte a

été dirigée de ce côté et même l'escadre de l'Amiral Owen et la division Huntley, immobiles devant Cadzand ont reçu l'ordre de rallier le gros. Les vaisseaux britanniques ont pénétré dans l'Escaut oriental et se sont répartis dans les canaux séparant Walcheren, Nord et Sud Beveland.

Le 10 août, les trois grandes îles sont au pouvoir des assaillants, et même le fort de Bath, occupé par des troupes hollandaises, ne s'est pas défendu et s'est rendu à la division Hope.

Mais le Général Mounet resserré dans Flessingue, avec un millier d'hommes, tout ce qui lui reste des forces de la première heure, oppose à Eyre Coote une résistance énergique. Il n'a malheureusement pas pu couper les digues pour inonder la plaine environnante et, les batteries anglaises armées de canons de gros calibres ont pu s'installer à la bonne portée de la ville. En outre, à partir du 11 août, des frégates et des canonnières de la flotte sont venues devant le fort qui est bombardé d'une manière intense. Nos canons répondent de leur mieux et causent des dommages aux navires ennemis, mais le 13 août, la ville est en feu. A diverses reprises, des sommations ont été faites, le Général Mounet a refusé de capituler.

Or, ni lord Chatham, ni l'Amiral Strachan n'estiment possible une attaque sur Anvers, tant que Flessingue tient, barrant avec le fort de Breskens l'entrée de l'Escaut occidental. Et cette armée de 40,000 hommes qui, si elle eût été lancée sur Anvers dès le 31 juillet, eût trouvé la ville sans garnison et sans défense, uniquement préoccupée de sa ligne de retraite, demeure immobile dans ses îles, laissant au défenseur tout le temps de s'organiser.

Au surplus, ainsi que l'Empereur l'avait prévu, le séjour de cette masse d'hommes dans les marécages n'a pas manqué de faire éclore, avec une rapidité déconcertante, de multiples maladies et la terrible fièvre pernicieuse connue sous le nom de «fièvre de Walcheren» fait déjà des ravages. De très nombreux malades entrent tous les jours dans les hôpitaux; des centaines d'autres, hésitant à se faire inscrire comme malades, traînent, incapables de fournir aucun service... La situation est angoissante.

Cependant, le 16 août, dans Flessingue à moitié détruite par le bombardement qui ne cessait pas depuis cinq jours et cinq nuits, le Général Mounet, a bout de munitions, peu sûr d'ailleurs du loyalisme de ses troupes, aux trois quarts étrangères, finit pas céder aux instances des autorités civiles et de la population qui le pressaient de cesser la résistance, pour ne pas exposer la ville aux horreurs d'une prise d'assaut. Aussi bien, il ne lui restait plus comme moyen de combat que les baïonnettes d'un millier d'hommes, en admettant que ces hommes fussent tous décidés à

se battre, ce qui n'était pas. La défense, des plus honorables, avait retenu, pendant 17 jours, devant des fortifications délabrées, des forces plus de vingt fois supérieures à celles de la garnison et avait ainsi fait perdre à l'ennemi un temps précieux. En réalité même, c'était elle qui, en maintenant toute l'armée britannique dans des marais, allait causer l'échec définitif de l'expédition.

Nouvelles hésitations après la capitulation de Flessingue.

Flessingue tombé, les hésitations et les tergiversations du commandement Anglais ne cessèrent pas pour cela. Il fallait marcher sur Anvers, cela était bien résolu, mais il y avait deux manières d'aboutir à Anvers: par la voie de terre, à travers l'île de Sud Beveland, le fort de Bath et Santvliet ou par la voie d'eau, en remontant les deux grandes branches de l'Escaut et en allant débarquer à Santvliet.

Un conseil de guerre fut réuni où les deux opinions s'affrontèrent d'une manière très orageuse. Lord Chatham ne voyait pas la possibilité de conduire par terre toute l'armée avec ses canons et ses impedimenta à travers une région hachée de bras de mer, de canaux, de digues... nécessitant à chaque instant des transbordements, des franchissements, des débarquements... L'Amiral Strachan ne voyant pas la possibilité d'engager ses 1500 navires dans les fonds inconnus et changeants des deux Escauts, sous le feu des multiples batteries côtières, ayant la perspective d'être obligé de les tirer à force de bras, avec des cordes le long des rives... Le débat fût des plus vifs, il y eut de violentes altercations. Les discussions durèrent de longues heures. Lord Chatham y mit fin en donnant l'ordre d'employer la voie d'eau. Il était le chef de l'expédition, l'Amiral n'avait plus qu'à obéir.

Seulement les préparatifs terminés, il fallut attendre, pour se mettre en mouvement que la marée le permît, que le vent fut favorable et cette attente se renouvela tous les jours. Il fallut aussi mettre des équipes à terre pour tirer les navires avec des cordes, le long du rivage... Quelques-uns s'échouaient de temps en temps, qu'il fallait renflouer, à marée haute. Dix jours et dix nuits d'efforts surhumains furent nécessaires pour amener 300 navires vers Santvliet, au confluent des deux Escaut.

La fièvre décime le corps expéditionnaire. Echec définitif de l'expédition.

Or, pendant ce temps, la fièvre accentuait les ravages parmi les troupes réduites à boire de l'eau des marais. Les hommes tombèrent par milliers. Le 26 août, date de l'arrivée de l'avant garde à Santvliet, 12,000 malades encombraient les hôpitaux; 4000

étaient morts et de nouveaux malades s'inscrivaient tous les jours, par centaines. L'affaire tournait au désastre. Il fallut se résoudre à évacuer ces malheureux et un service de va et vient fut organisé, qui transportait tous les jours en Angleterre une cargaison de mourants.

En outre, on se trouvait maintenant devant le canal de Bergen op Zoom et il s'agissait de faire franchir ce bras de mer aux troupes massées dans l'île Sud Beveland. Opération longue, difficile et dangereuse en présence des Français occupant le camp retranché d'Anvers.

Un conseil de guerre réunit au fort de Bath, le 26 août, tous les lieutenants généraux. De leurs rapports, on doit bien conclure que la situation est désespérée. Le corps expéditionnaire a perdu la moitié de ses effectifs et les vides continuent à se produire avec une intensité croissante. Les services en sont paralysés; le transport des malades absorbe l'activité de tous. Il est impossible, à cette heure, de mettre en ligne pour une bataille plus de 20,000 combattants, or, les rapports les plus circonstanciés, permettent maintenant d'évaluer à une trentaine de mille hommes l'effectif des troupes françaises défendant le camp retranché d'Anvers. Dans ces conditions, franchir le bras de mer de Bergen op Zoom et s'engager au milieu des fortifications du camp retranché d'Anvers constituerait une folie qui ne pourrait aboutir qu'à la destruction des restes du corps expéditionnaire. En définitive, tous les généraux sont d'avis qu'il faut cesser ces opérations et ramener au plus vite les troupes en Angleterre.

Lord Chatham, qui, pour sa part, ne voyait rien qui fut susceptible de changer le cours des événements, avertit donc par un coureur extraordinaire, le Conseil suprême des conclusions du Conseil de guerre et le 2 septembre, il recevait l'ordre de rapatrier le corps expéditionnaire.

Pour sauver la face et éviter le ridicule, il laissa provisoirement dans Flessingue, sa seule conquête, une garnison de 12,000 hommes, bien persuadé d'ailleurs que cette garnison devrait être rappelée à son tour dès que les troupes de l'armée du Danube reviendraient en France, ce qui n'allait pas tarder à se produire, puisque les hostilités étaient terminées en Autriche depuis près d'un mois. Il proposait d'ailleurs au Gouvernement des dispositions les plus précises pour le ravitaillement de cette garnison entre autre, l'envoi journalier, par des bateaux citernes, de plusieurs tonnes d'eau potable...

Le départ fut difficile et l'embarquement massif des milliers de malades, qui encombraient encore les hopitaux, fut une opé-

ration des plus ardue qui termina dignement l'équipée de Walcheren.

Conclusion.

Voilà donc une tentative de débarquement qui, à vues humaines, réalisait le maximum des conditions de réussite. On avait eu tout le temps de la préparer à loisir; les moyens mis en œuvre étaient formidables; les populations de la région choisie pour le débarquement étaient favorables; l'adversaire, dont les forces étaient absorbées par de grandes opérations de guerre en Espagne et en Autriche, n'avait aucune troupe digne de ce nom à opposer à l'envahisseur; le point de débarquement choisi était particulièrement démuni de défenses... et la tentative a piteusement échoué.

Nous ne formulerons aucune critique; les faits les formulent d'eux mêmes. Du côté du défenseur, l'attitude du Général Rousseau à Cadzand, la résistance du Général Mounet à Flessingue, l'initiative de l'Amiral Missiessy ont tout sauvé en dépit des hésitations du Gouvernement de Paris. Au contraire, le commandement britannique a été nettement inférieur à sa tâche et mis en présence de difficultés de terrain qu'il n'aurait pas dû ignorer, il s'est montré hésitant, il a perdu du temps et est demeuré inerte, alors que de l'audace et de la décision auraient assuré le succès et eussent même suffi, seules, à l'assurer. C'était si simple.

Une pelure d'orange... Oui, mais tout compte fait, il est a remarquer que l'on trouve de bien nombreuses pelures d'orange sur son chemin, dans ces affaires de débarquement... Si la baleine est reine incontestée sur les flots, quand elle s'égare sur une plage, elle y est décidément en mauvaise posture.

Förderung der Ausbildung des einzelnen Mannes im Aktivdienst

Von Hptm. i. Gst. *Eichin,* Bern.

Die Anforderungen, die heute an den Soldaten gestellt werden, sind gegenüber der Vorkriegszeit erheblich umfangreicher geworden. Das Gefecht verlangt, dass der Soldat nicht allein nur seine persönliche Waffe und eine Kollektivwaffe beherrscht, sondern dass er sich gegen Panzerwagen erwehren, den Nahkampf führen kann und mit Sprengstoffen umzugehen versteht.

Trotz den höhern Anforderungen an das Können des Einzelnen, ist die Dauer der grundlegenden Ausbildung — die Dauer